

Jendouba, le 8 Mars 2016

## **Allocution en l'honneur du Pr Khaled El Manoubi**

Cher Professeur,  
Chers collègues,  
Chers étudiants,

Rares sont les occasions où le décanat signifie autre chose que les contraintes et servitudes administratives, liées à son statut et à ses responsabilités, et où, au contraire, il peut être la source de joie et de plaisir. Et je dois vous avouer que l'occasion qui nous réunit aujourd'hui, à savoir l'hommage et la reconnaissance que nous voulons exprimer au Professeur Khaled El Manoubi, en est une. Je crois même que c'est l'organisation de tels événements et de telles rencontres, réunissant différentes générations d'enseignants – chercheurs et d'étudiants faisant leurs premiers pas dans la recherche, qui représente, assurément, l'une des tâches les plus nobles de la mission que mes collègues de la Faculté de Jendouba ont bien voulu me confier en m'élisant à la tête de celle-ci.

J'ai parlé de joie. Une joie qui a commencé à naître dès le jour où mon collègue ici présent, Bassem Kouki, a exprimé le vœu de vous inviter pour donner une conférence. Puis, qu'on s'est entendu pour que votre venue soit l'occasion d'un hommage que vous rendront vos anciens étudiants et actuels lecteurs de vos ouvrages théoriques. Une joie qui s'est accrue dès les premiers contacts, quand vous avez fait part de votre disponibilité et que vous avez favorablement accueilli notre proposition. Puis, quand vous avez confirmé votre venue et donné le titre – alléchant – de votre communication. Une joie, enfin, qui est là et que nous vivons avec votre présence parmi nous.

A dire la vérité, la joie soulevée par cet événement n'est pas seulement nôtre, enseignants de la Faculté de Jendouba. Elle est également celle de tous vos anciens étudiants quand ils ont pris connaissance de la préparation de cet hommage. Elle a été celle du Pr Ali Chebbi, dès que je lui ai fait part du projet et de notre volonté de l'y associer. Elle est celle de tous ceux et de toutes celles et de tous ceux qui ont réagi avec enthousiasme à l'annonce de l'hommage.

Cher Professeur,  
Chers collègues,  
Chers étudiants,

Il n'est pas difficile de comprendre que, derrière l'enthousiasme soulevé par cet hommage, il y a les souvenirs personnels que chacun d'entre nous garde de cet enseignement à part, de ces cours qui nous ont marqués par leur contenu, par leur pédagogie, par des anecdotes que nous gardons en mémoire plusieurs années après avoir quitté les bancs des amphithéâtres. Dès lors, vous me permettez, je l'espère, d'inaugurer l'exercice auquel se consacreront, mes deux collègues, celui du témoignage. Un exercice où, vous le devinerez aisément, ce sera l'étudiant qui parlera, celui-là qui assistait à vos cours et qui participait aux discussions que ce dernier soulevait plusieurs minutes après la fin de la séance, une certaine année universitaire 1989-1990...

Un cours d'ailleurs étroitement lié au photocopié « Systèmes Economiques Comparés » et ses deux fascicules correspondant aux deux semestres de cet enseignement annuel. Un photocopié où figuraient deux bibliographies, l'une

« fondamentale », l'autre « indicative », riche en ouvrages importants comme, par exemple, « La crise des intellectuels arabes. Traditionalisme ou Historicisme ? », du grand penseur marocain Abdallah Laroui.

Ce cours qui se basait fondamentalement sur la pensée de Marx et qui se proposait de la continuer, de la développer...

Ce cours qui était plus qu'un cours : une réflexion, une recherche en acte, qui ne se contentait pas de présenter les théories d'auteurs contemporains ou du passé, mais la propre théorie de l'enseignant qui discutait celles des autres pour mieux élaborer la sienne...

Ce cours qui nous a introduit aux grands auteurs de l'économie : Marx, bien sûr, mais également Keynes, mais également Schumpeter, mais également Sraffa et ce livre étonnant d'économie néo-ricardienne qu'est son « Production de marchandises par des marchandises »...

Ce cours où les passages du *Capital* ou de la *Théorie Générale* étaient cités de mémoire, avec référence au chapitre, à la section, voire à la page, selon les différentes éditions...

Ce cours qui nous a fait comprendre que l'Histoire de la pensée et de la théorie économiques ne pouvait pas être une annexe ou un complément à notre formation, mais devait en être, au contraire, la base même...

Ce cours où Keynes nous apparaissait sous ses traits originaux, ceux de la *Théorie Générale*, et non pas sous ceux modifiés et altérés par la synthèse néoclassique de Hicks, Hansen, Samuelson et les autres...

Ce cours qui nous fut un guide précieux pour notre voyage en terres hétérodoxes, en dehors des terres néoclassiques, qui ne pensaient ni le temps, ni l'histoire, ni la monnaie ! Et qui, étrangement, opposaient le réel, non pas à l'imaginaire, comme font les mathématiques et la poésie, mais au monétaire !!

Ce cours qui nous dévoila l'importance cruciale des questions méthodologiques, voire des débats épistémologiques...

Ce cours qui, sur les pas de Marx, nous engageait sur la voie des fresques théorico-historiques, pour reprendre la formule choisie par Edmond Malinvaud en vue de caractériser votre œuvre. Ce qui correspond à une grande ambition théorique et qui explique sans doute notre engouement pour cet enseignement en tant qu'étudiants. Car, seuls les grands textes des grands économistes sont à même de satisfaire cette soif de comprendre le monde qui guide les étudiants en économie et les passionne... Or, on trouvait des tentatives de réponse aux questions qui nous taraudaient dans Marx et dans votre cours de Systèmes Economiques Comparés...

Car, comme l'a si judicieusement souligné Joseph Schumpeter dans cette œuvre maîtresse qu'est son *Capitalisme, Socialisme et Démocratie* et, plus précisément, dans le chapitre *Marx le professeur* : « *La synthèse, généralement parlant, ... constitue un art difficile et rares sont les maîtres qualifiés pour la réaliser. Comme, en conséquence, elle n'est généralement pas tentée, les étudiants, auxquels on apprend seulement à distinguer les arbres isolés, s'impatientent et réclament à cor et à cris la forêt* ».

Sans doute, cher professeur, étions-nous las et frustrés de regarder les arbres isolés et réclamions-nous, en tant qu'étudiants d'économie, de regarder la forêt. Et votre cours représentait à nos yeux la promesse d'une synthèse, d'une vision d'ensemble sur le monde tel qu'il fonctionnait et son histoire...

Cher professeur,  
Chers collègues,

Chers étudiants,

C'est, néanmoins, dans vos publications, essentiellement des livres théoriques, que vous avez continué à dépeindre ces grandes fresques théorico – historiques. Notamment :

- La Méthodologie : philosophie ou science ? (1991) ;
- Théorie générale de l'économie et de la logique (1994) ;
- Economie Politique de la Monnaie (2000) ;
- Economie, Esthétique et Communication (2004) ;
- La Globalisation et ses Anachroniques (2005).

Mais je dois avouer, cher professeur, que même si vous vouliez que ces publications fussent accessibles à *l'honnête homme*, elles demeurent d'un accès difficile, même pour les « spécialistes ». Vous rappelez d'ailleurs, à juste titre, que la science en tant que telle est ésotérique et ne se vulgarise pas.

Ces livres sont construits sur une connaissance solide et approfondie de ceux que vous appelez les *économistes majeurs* et qui dépassent, de par leur stature scientifique, les grands économistes, notamment les prix Nobel... Ces économistes sont, selon vous, seulement trois : Ricardo, Marx et Keynes. Vous estimez, au demeurant, que ces derniers sont les vrais philosophes de leur propre temps, dans la mesure où ils sont les seuls à pouvoir en dévoiler la logique. Et si l'on considère que ces grands esprits sont à même de dévoiler la logique de leur temps, d'en faire la théorie, puis de développer une ingénierie destinée à surmonter ses principaux problèmes, vous estimez que Ricardo a brillé sur le plan de la logique, Marx sur celui de la théorie et Keynes sur celui de l'ingénierie.

Ainsi, dans ces livres, vous faites ce que Schumpeter appelle de l'histoire raisonnée. Vous vous proposez, à l'instar de Marx, de montrer la logique de l'évolution du processus historique : du communisme primitif, en passant par la société tributaire, pour arriver au capitalisme avec ses différentes phases jusqu'à la plus récente, celle de la globalisation financiarisée, et qui correspond, dans votre conceptualisation, au couple C3-M3. Or, dans cette transformation continue du capitalisme, ce qui est décisif, à vos yeux, c'est la transformation de la monnaie qui évoluerait par négations successives de la marchandise, elle-même première négation historique de la division en classes de la société. D'où la belle formule que vous utilisez : « *Secret de la monnaie, secret du monde* ». Et vous soulignez les dates clés de ces transformations : celle de l'invention du papier-monnaie puis de la généralisation de son usage, l'entrée de la cotation en bourse des entreprises privées en 1865, l'abandon de l'étalon-or dans les échanges internationaux, l'abandon de la convertibilité du dollar en 1971...

Et, à chaque étape, vous distinguez, dans la société, ceux qui s'élèvent à la maîtrise de la nouvelle logique sociale des autres. Aux premiers, vous accordez le statut de sujet, aux seconds, celui de non – sujets ou, dans certains cas, de pseudo – sujets collectifs. D'ailleurs, vous estimez, à cet égard, que l'évolution récente du capitalisme rend caducs deux éminents pseudo – sujets : le syndicat et le peuple ! Or, c'est ce type de conclusion qui peut troubler vos lecteurs, en ce qu'ils peuvent le trouver éminemment paradoxal.

Paradoxal. Car, si d'un côté, vous êtes fortement arrimé au socle marxiste pour ce qui est de la science : vous êtes dans l'histoire raisonnée, vous adoptez l'approche globalisante, voire totale de Marx, vous assumez sa conception déterministe de l'histoire et vous paraissez comme un poisson dans l'eau des matérialismes historique et dialectique ; d'un autre côté, pour ce qui est de la vision du monde, ou de la position sur

« qu'est-ce que la bonne société ? », vous semblez vous désintéresser complètement de sa dimension progressiste.

Car, à vous lire, et au train où va le monde, il n'y a nul espoir pour les non – sujets, qu'ils vivent dans ce que vous appelez le Gondwana (le monde développé) ou hors Gondwana (ce qu'on appelait jadis Tiers Monde). Autrement dit, si vous me permettez cette image, par rapport au « Socialisme scientifique » de Marx, vous prendriez la science tout en laissant tomber le socialisme. Ce faisant, vous revendiquez peut-être la formule de Schumpeter qui a écrit, toujours en parlant de Marx le Professeur, « *Dire que Marx, une fois débarrassé de sa phraséologie, peut être interprété dans un sens 'conservateur' revient à dire qu'on peut le prendre au sérieux* ».

Cette vision 'désabusée' quant à l'évolution des choses transparaît dans différentes réflexions. Vous rappelez, à cet égard, que « le développement est une chimère », que le grand absent de l'histoire « est le monde de l'islam historique » et que, dans le monde arabe, tout entier arriéré, seule la Tunisie s'en sortirait. D'abord, parce qu'elle bénéficierait d'un sursis qu'elle doit à deux choses : « le legs marchand de Carthage et son actualisation culturelle par un poète, Chabbi, et un penseur, Haddad », que vous considérez comme « deux avant-gardistes (qui) demeurent inégalés jusqu'à nos jours dans le monde musulman, Mustapha Kemal excepté ». Ensuite, parce qu'elle aurait pris « de justesse (loi du 27 avril 1972), le train de la dernière chance en termes d'activités compatibles avec la logique sociale des nations avancées... ». Mais, quoiqu'il en soit, la seule chance de survie historique pour la Tunisie serait, pour vous, de pouvoir s'arrimer à l'une des monnaies du Gondwana...

Cher Professeur,

Ne voyez pas dans les réflexions qui ont précédé autre chose que des premières impressions et analyses suscitées par la relecture rapide de deux vos ouvrages théoriques : *Economie Politique de la Monnaie* (2000) et *Economie, Esthétique et Communication* (2004). Il va de soi qu'un compte-rendu plus rigoureux nécessiterait d'autres lectures autrement plus approfondies et qui en pénétreraient encore mieux la logique. Ces réflexions m'ont semblé toutefois nécessaires pour inaugurer l'hommage que nous voulons vous rendre. Un hommage que nous adressons au pédagogue que nous avons eu la chance d'avoir eu pour enseignant, mais également au chercheur ou au publiciste, comme vous préférez vous définir, auteur d'une série d'ouvrages théoriques qui, bien que totalement atypiques dans le champ académique national et international, s'avèrent très stimulants à la lecture.

Cher Professeur,

J'ai voulu, par ces quelques lignes, vous exprimer la reconnaissance et la gratitude de l'étudiant que j'ai été et du lecteur que je suis encore. Et je vous remercie, encore une fois, d'avoir si gentiment accepté notre invitation et d'être aujourd'hui parmi nous, cinquante ans après votre dernière visite à Jendouba.

BaccarGherib  
Doyen de la Faculté des Sciences Juridiques, Economiques  
Et de Gestion de Jendouba